

Rire et philosophie dans l'oeuvre de Raymond Queneau

Jean-Charles Chabanne

▶ **To cite this version:**

Jean-Charles Chabanne. Rire et philosophie dans l'oeuvre de Raymond Queneau. Humoresques, 1998, 9, pp.77-87. hal-00921932

HAL Id: hal-00921932
https://hal.science/hal-00921932

Submitted on 22 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Charles CHABANNE, « **Rire et philosophie dans l'œuvre de Raymond Queneau** », paru dans *Humoresques* 9, « Rire et littérature », coord. Joë Friedemann, Presses Universitaires de Vincennes, 1998, pages 77-87. Tous droits réservés.

RIRE ET PHILOSOPHIE DANS L'ŒUVRE DE RAYMOND QUENEAU

Jean-Charles Chabanne, IUFM de Perpignan / Université Montpellier II, équipe ALFA-LIRDEF

Tous les queneauphiles savent que rire et philosophie sont les deux mamelles de l'œuvre de Raymond Queneau (1903-1976) :

> Si tu t'imagines
> xa va xa va xa
> va durer toujours la saison des za
> la saison des za saison des amours ce que tu te goures fillette fillette
> ce que tu te goures ...

Ou encore :

> d'ailleurs nous, est-ce qu'on entrave vraiment kouak ce soit à kouak ce soit?
> – Koua à koua ? demanda Turandot.
> – À la vie. Parfois on dirait un rêve. (Zazie dans le métro)

Le rire, du côté de la liberté graphique et du mélange des registres; la philosophie, du côté des prolongements thématiques. Rire, dans un sens ouvert : se réjouir; et philosopher dans le sens de poser une de ces bonnes vieilles questions qui turlupinent les hommes depuis qu'ils sont des hommes.

Rire, et philosopher : mais dans quel ordre? Rire au lieu de philosopher?

Rire après avoir philosophé? Rire avant de philosopher? Ou encore rire parce qu'on sait philosopher? Philosopher en riant? Et quel rire, celui qui exprime une philosophie, ou celui qui la dénonce? Et quelle philosophie, qui s'exprime par le rire ou malgré lui?

Queneau en deux mots

On ne connaît de R. Queneau qu'une partie d'une partie de son œuvre ...

D'une vingtaine de romans, on cite *Zazie dans le métro*. De l'œuvre poétique (un volume de la Pléiade), les écoliers récitent quelques poèmes ludiques. Qui sait qu'il a écrit en alexandrins une autobiographie, une *Petite cosmogonie portative* et le commentaire d'un film documentaire sur le *styrène?* Qu'il a projeté une étude sur les fous littéraires? Qu'il a dirigé une encyclopédie? Qu'il était membre de la société mathématique de France? Qu'il a fait tenir cent mille milliards de poèmes dans un seul livre ?

Queneau a participé activement à la vie littéraire parisienne, depuis l'époque où il fut membre du groupe surréaliste, et surtout dans l'après--guerre. Secrétaire général chez Gallimard, il a pu être un observateur privilégié de la vie intellectuelle et un lecteur infatigable. Il a croisé Breton, Desnos, Prévert, Vian, Bataille, Sartre, Leiris ... Son influence est sensible parmi de nombreux romanciers français et étrangers de la génération suivante : Perec, Calvino, Vautrin, Pennac ...

État de la critique

La biographie révèle un homme aux multiples visages : un passant du surréalisme et un épistémophile, un homme de lettres mondain et un

contemplatif en quête d'une sagesse mystique. L'œuvre de Queneau est à la mesure de cette diversité, masquée sous l'apparence de la légèreté. Le lecteur attentif découvre vite toute une profondeur d'échos littéraires, d'allusions savantes, de constructions « arithmomaniaques » et de thématiques croisées.

Cette richesse a fait le bonheur de la critique, disposant d'archives abondantes, méticuleusement conservées par l'auteur depuis l'adolescence et pieusement archivées après sa mort[1]. À intervalles réguliers paraissent des monographies, des numéros spéciaux de revue, des articles. Pas moins de sept colloques internationaux lui ont été consacrés (le 8e en 1997).

Dans cet ensemble critique, «rire» et «philosophie» apparaissent comme deux mots clés : Halo Calvino, en connaisseur, rappelle qu'« il reste à découvrir toute une philosophie cachée derrière sa discrétion et son humour [2] ».

Une vraie formation philosophique

«J'ai, comme on dit, une "formation philosophique", et je m'occupe toujours de philosophie» nous apprend Queneau lui-même [3]. Philosophie est pris ici au sens institutionnel : lycéen prix d'honneur de philosophie en 1920, il est, en 1926, licencié ès lettres à la Sorbonne, mention philosophie [4]. Cette formation de haut niveau lui permet de suivre de 1932 à 1939 les cours de Koyré et de Kojève sur Hegel [5], celui de Henri-Charles Puech à l'École Pratique des Hautes Études. Queneau se tient au courant de l'activité philosophique, nous le savons grâce à la liste de ses lectures [6]. Parler d'un Queneau philosophe n'est donc pas jouer sur les mots, mais prendre le terme dans un sens technique : Queneau s'est donné une solide formation philosophique fortement marquée par l'Université française de l'entre-deux guerres [7].

L'originalité de Queneau est sans doute d'ajouter à cette culture philosophique une culture mathématique approfondie. Il est resté, comme il était un mathématicien «amateur», un philosophe «amateur», «ce qui n'implique ni désinvolture, ni insuffisance technique, mais non-recherche d'une carrière [8] ».

Présence de la philosophie

Cependant les textes proprement philosophiques de Queneau sont rares.

On peut ainsi penser à quelques articles recueillis dans *Bords* (1963), dans *Bâtons, chiffres et lettres* (1965), dans *Le Voyage en Grèce* (1973), ou à des inclassables comme *Philosophes et voyous* (1951) [9] ou *Une Histoire modèle* (1966) [10], ou *Le Traité des vertus démocratiques* (posthume, 1993). La philosophie pourtant affleure sans cesse dans les œuvres de Queneau, fiction ou poésie. Elle y prend rarement la forme de la référence directe, comme dans les épigraphes qu'il emprunte à Hegel, Aristote, Platon, Tchouang-Tseu ... Le plus souvent, la référence intertextuelle se situe entre le pôle de la citation directe, souvent située dans un co-texte incongru, et celui de l'allusion si discrète qu'elle est laissée à l'appréciation des *happy few,* dissoute dans le flot discursif. On a pu repérer ainsi des échos de Hegel, Sartre, Aristote, Heidegger, Descartes ... Deux exemples dans *Zazie* :

- Jankélévitch : « Cette fusion de l'existence et du presque-pourquoi» ;

- « Faut te faire une raison, dit Gabriel dont les propos se nuançaient parfois d'un thomisme légèrement kantien ».

Personnages de philosophes

Un autre lien avec la philosophie est assuré par les personnages-philosophes, chargés soit d'assumer un discours pseudo-philosophique, soit d'incarner des attitudes philosophiques : depuis Étienne Marcel *(Le Chiendent),* jusqu'à Icare *(Le Vol d'Icare),* en passant par Pierrot *(Pierrot mon ami),* Valentin Brû *(Le Dimanche de la vie),* Cidrolin *(Les Fleurs bleues)* ... Dans *Zazie,* entre autres, Gabriel à qui l'on doit le célèbre aphorisme : « Y a pas que la rigolade, y a aussi l'art.» Dans *Les Fleurs bleues,* le Duc d'Auge : « J'ai trois questions à te poser, qui sont : primo ce que tu penses des rêves, secundo ce que tu penses du langage des animaux, tertio ce que tu penses de l'histoire universelle en général et de l'histoire générale en particulier. »

Ce rôle est parfois tenu par des animaux, comme le perroquet de *Zazie* (<< Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire » ... *passim)* ou le cheval Sthène dans *Les Fleurs bleues.*

Mise en scène de thèmes philosophiques

Chez Queneau, « il n'y a pas de différences essentielles entre l'activité philosophique de Queneau et l'activité qui consiste à écrire des fictions[11]» (on pourrait y ajouter la poésie). *Le Chiendent* (1933) est une tentative d'adaptation du *Discours de la méthode* en français moderne. Dans *Les Derniers Jours* (1936), un personnage présente un aperçu de son système philosophique en 28 propositions. A. Kojève retrouvait sa propre lecture de Hegel dans *Pierrot mon ami* (1942), *Loin de Rueil* (1944), *Le Dimanche de la vie* (1952) [12]. Les critiques ont multiplié les repérages de thèmes philosophiques dans l'œuvre de Queneau :

En écrivant des romans de la fin de l'histoire, sur l'horizon de la fin de la littérature, Queneau a montré que sa « méthode » de composition romanesque lui permettait de traiter un contenu essentiel et de délivrer à son propos, quoique non didactiquement et non dogmatiquement, un enseignement, ou, comme c'est la mode de le dire au moment où ils ont été publiés, un « message ».

Les problèmes philosophiques abordés par Queneau sont universels, en particulier les questions d'épistémologie (que puis-je savoir ?) et les questions d'éthique (que dois-je faire ?), sans oublier les questions métaphysiques (que m'est-il permis d'espérer ?) : citons en vrac l'absurde, l'histoire, le savoir, la sagesse, le temps, la science, etc.

Queneau loin du rire ?

À la lecture de ce bilan, on pourra nous accorder qu'au moins une des promesses du titre est tenue : dans l'œuvre de R. Queneau, la philosophie est bien présente. Mais qu'en est-il du rire ? Parmi les thèmes évoqués, bien peu sont ceux qui prêtent naturellement à rire. Bien au contraire : les questions évoquées sont les plus graves. À ce titre, on a pu soutenir que l'œuvre de Queneau était essentiellement *sérieuse,* illustrant une vision très pessimiste de l'Homme et du Monde [15]. Le masque du comique serait superficiel et vite dissipé : le lecteur serait aux prises avec le Sens de la vie (absurde), la Connaissance (impossible) ou (bien que cette perspective apparaisse plus nettement dans les extraits du *Journal)* l'(in ?-) existence de Dieu.

Or, cette approche de l'œuvre contredit une certaine image publique de Queneau, qui le représente avant tout comme un *rigolo* [16], dont la seule ambition est d'amuser, et non de faire penser ou de rappeler à l'homme ses obsessions angoissantes : «Son œuvre est gratuite, détachée des contingences. L'actualité y pénètre à peine et seulement à la faveur d'une plaisanterie. [...] Le rire jaillit à l'état pur. Il constitue une fin en soi dans ce monde absurde des apparences [17]. » Certains lecteurs ont même été jusqu'à lui reprocher ce manque de sérieux, son goût pour les grossièretés verbales ou l'obscénité, comme François Mauriac qui ne voyait dans *Zazie* qu'une « histoire idiote [18] ».

C'est certainement en réaction à ces jugements dépréciatifs que la critique a eu à cœur d'insister sur les profondeurs de l'œuvre. Il est vrai que Queneau a pris soin à plusieurs reprises de prendre ses distances à l'égard de l'humour : «Je suis un mélancolique, je me morfonds [19].» Il a même écrit contre l'humour [20]. Il faudrait pourtant se garder de rabattre Queneau du côté de la seule gravité. Claude Debon, en introduction au colloque *Pleurire avec Queneau* [21] (1994), dénonçait justement cette «chute dans le marasme ». Le grand public, les anthologies, les histoires de la littérature, les manuels scolaires ont classé Queneau du côté des auteurs qui réjouissent, et le lecteur aurait tort de se gêner : «Epui sisaférir tan mye : jécripa pour anmiélé Imonde [22].»

Queneau et le rire

On prendra ici le mot « rire» comme un terme générique couvrant tous les avatars de la réaction d'amusement sous toutes ses formes, des plus explosives aux plus discrètes. On ne s'interrogera pas sur ce qui provoque ou sur ce que signifie cette réaction, sinon pour noter qu'elle a assez de prix aux yeux des hommes pour qu'ils la recherchent et la goûtent dès qu'ils le peuvent, et qu'ils estiment ceux qui l'entretiennent autour d'eux. Enfin, on rappellera qu'il existe de multiples qualités de rire, et que sous ses formes les plus élaborées, il marque une communication particulièrement intense et complexe, une sorte de moment privilégié de l'interaction humaine.



© Pathé/Nouvelles Éditions du Film (Société Louis Malle)

Le rire chez Queneau : une question de style

Pour être plus exact, il ne faudrait pas oublier que le rire n'existe qu'à l'état potentiel dans l'œuvre. Rire est la part du lecteur : le texte, quant à lui, n'offre que des *prétextes* à rire ou bien, selon le lecteur ou le moment, à sourire, ou à s'agacer [23]. De fait, ce que nous appelons « rire» dans une œuvre est d'abord une *certaine manière d'écrire,* une question de *style :* «Chez Queneau la rigolade n'est pas spontanée, elle est un produit volontaire de l'art [24].»

Les procédés d'écriture qui caractérisent le style de Queneau ont été abondamment étudiés [25], tant l'œuvre frappe d'abord par sa créativité langagière. Toutes les composantes du code y sont affectées par de multiples décalages, depuis les niveaux élémentaires de la graphie et de la phonétique jusqu'aux structures de haut niveau, narratives ou thématiques :

Le vingt-cinq septembre douze cent soixante-quatre, au petit jour, le duc d'Auge se pointa sur le sommet du donjon de son château pour y considérer, un tantinet soit peu, la situation historique. Elle était plutôt floue. Des restes du passé traînaient encore çà et là, en vrac. Sur les bords du ru voisin, campaient deux Huns; non loin d'eux, un Gaulois, Eduen peut-être, trempait audacieusement ses pieds dans l'eau courante et fraîche. Sur l'horizon se dessinaient les silhouettes molles de Romains fatigués, de Sarrasins de Corinthe, de Francs anciens, d'Alains seuls. *(Les Fleurs bleues.)*

Le travail du style sape souterrainement l'interprétation qu'on peut faire du texte, et en particulier l'interprétation des thèmes philosophiques : « On peut se demander pourquoi le rire serait arbitrairement détaché des idées comme s'il était un élément extérieur et superflu [26]. » Car le style déstabilise ce qu'on appelle l'énonciation, c'est-à-dire la place du sujet dans l'énoncé et le rapport que celui-là entretient avec celui-ci.

L'énonciation philosophique est conventionnellement réglée. Elle a une langue (un lexique, une syntaxe), elle a ses formations discursives (des lieux d'édition, des lieux de diffusion et d'évaluation, des genres : l'article, le traité, l'essai ...). Et surtout elle a son mode d'énonciation, qu'un mot caractérise : le sérieux. Dans le mode sérieux, l'énoncé est censé être assumé pleinement par le sujet, qui accepte de se voir défini par l'énoncé. Le sens est Vérité, saisie dans une Forme, même quand il s'agit de fonder une théorie du scepticisme. L'enjeu est la maîtrise du pouvoir dans l'interlocution : il s'agit bien de poser et de peser, et d'avoir le dernier mot.

Ce qu'introduit le style de Queneau dans son œuvre, c'est une incertitude irréductible sur la position du sujet et sur le mode énonciatif. Entre le pôle du ludique, dans lequel le sujet renonce à donner toute importance à ce qu'il dit (c'est la fatrasie, la plaisanterie, le jeu de mots, rien ne pèse, rien n'est *grave),* et le pôle du sérieux (où chaque mot compte, où chaque coup porte, où tout ce qui est dit est important), le texte travaillé par le style humoristique est en mouvement [27] • Le travail du style chez Queneau introduit dans le rapport entre le texte et le sens la place d'un infime décalage : d'un *jeu.*

« Jeu» est à prendre ici dans tous les sens. C'est d'abord le jeu mécanique dans les rouages d'une machine, à la fois ennemi de sa logique d'assemblage et nécessaire à son simple fonctionnement. C'est aussi le jeu comme simulation, comme faire-semblant. C'est bien sûr le jeu comme activité qui trouve sa seule finalité dans le plaisir : jeu de la dépense, de la gratuité, le jeu de l'enfant et du loisir. Mais c'est aussi le jeu comme activité soumise à des règles précises. C'est le jeu comme activité sociale, renforçant la cohésion d'un groupe.

Le ton humoristique n'est pas celui de la simple assertion, ni celui de la pure négation; c'est celui d'une assertion qu'on dira *complexe* pour plusieurs raisons : complexe parce qu'elle se dédouble et se feuillette, superposant des sens éventuellement contradictoires; complexe parce qu'énoncée par un sujet démultiplié et fragmenté; complexe parce qu'instable, labile, toujours susceptible d'être reniée ou réaffirmée; complexe enfin parce qu'ouverte à l'interprétation, laissant place au lecteur.

On prendra pour exemple un fameux leitmotiv dans *Zazie,* attribué au perroquet nommé Laverdure :

– Ces bêtes-là, déclara Gridoux, on sait jamais ce qu'elles gambergent. _ Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire.
– Vous voyez, dit Gridoux, ils entravent plus qu'on croit généralement.

Le fait même que cet énoncé soit un leitmotiv est ambivalent :

d'un côté, la répétition est *dérision,* en ce qu'elle est la marque du psittacisme et qu'elle contribue à l'effet humoristique. De l'autre, elle est *soulignement,* en ce qu'elle revient avec insistance sur ce qui se révèle un énoncé-clé, un *emblème* des enjeux philosophiques du récit : l'animal répétant fait la leçon à l'animal parlant, en dénonçant la vacuité du discours.

Simultanément, le leitmotiv est dérision du langage, et donc du langage philosophique; il sape sa propre énonciation, il est dérision d'une dérision, moquerie d'une moquerie. Où serait alors le point de repos du mouvement de l'interprétation? Où est la *vérité* de cet énoncé?

C'est là que se révèle la complexité sémiotique de l'humour : avec naturel, l'humoriste énonce à la fois le sérieux et la dérision, il énonce et il dénonce dans le même temps. D'où cette ambiguïté irréductible de l'humour qui n'opère pas par soustraction, mais par enrichissement : l'assertion et sa négation ludique ne s'annulent pas, remplaçant l'une par l'autre, mais coexistent et jouent l'un avec l'autre. L'énonciation humoristique ainsi conçue n'est pas creuse mais au contraire approfondie.

On pourrait craindre que le lecteur n'apprécie pas cette difficulté. Mais Queneau rappelle qu'il aime les énigmes : « Pourquoi ne demanderait-on pas un *certain* effort au lecteur? On lui explique toujours tout, au lecteur, il finit par être vexé de se voir si méprisamment traité, le lecteur [28]. » Le refus de la gravité, est-ce une perte? Ce n'est pas un refus du sens, mais une sorte de mouvement de retrait hors de la position de maîtrise que suppose l'assertion. On peut y voir de la faiblesse, mais surtout une forme de pudeur : pudeur, que refuser d'avoir le dernier mot, d'imposer le tragique ou la gravité; pudeur, que faire place au lecteur et à ses doutes partagés : «Hermétique ne suis herméneutique accepte [29]. »

D'autant plus que ce retrait ne va pas sans contrepartie : le plaisir du jeu, qui s'ajoute au plaisir du sens, plaisir à la fois régressif (mettre le langage en morceaux) et plaisir élaboré, celui de l'échange d'idées subtiles dans une forme adéquate (faire de l'esprit).

Une philosophie du rire?

Rire et philosophie font donc bon ménage dans l'œuvre de R. Queneau.

Peut-être est-ce un peu aux dépends de la philosophie, qui perd ici ses belles manières et son beau langage. On aurait tort pourtant de penser que la moulinette humoristique détruit radicalement la possibilité de conclure. Même si Queneau rappelle Flaubert : «L'ineptie consiste à vouloir conclure [30] », il suggère un ensemble de principes. Sur le plan épistémologique, le rire n'est compatible qu'avec le scepticisme, mais un scepticisme optimiste bien sûr (plutôt Montaigne que Cioran, si l'on veut). Sur le plan moral, la bienveillance en regard des faiblesses humaines, dont on ne se sent jamais supérieur. Sur le plan esthétique, le goût de la beauté, qu'on cherche aussi dans les choses les plus humbles :

Je ne suis pas philosophe. Non vraiment pas. Mais comme ça, de temps en temps, une chose vulgaire me paraît belle et je voudrais qu'elle fût éternelle. Je voudrais que ce bistrot et cette lampe Mazda poussiéreuse et ce chien qui rêve sur le marbre et cette nuit même fussent éternels. Et leur qualité essentielle, c'est précisément de ne pas l'être. *(Le Chiendent.)*

Sur le plan éthique, au-delà d'un discours, une *attitude,* c'est-à-dire une pratique : si l'on donne à cette pratique une dimension spirituelle, on donnera son plein sens au mot Sagesse, qui recouvre tout cela. Une sagesse qui échappe au mysticisme par son goût du concret,j'allais dire son matérialisme, et par sa bienveillance à l'égard des petitesses humaines. Au fond, une philosophie positive, passés tous les relativismes et toutes les critiques [31]. Trois mots résument cette philosophie du rire selon Queneau, proposés par trois de ses amis : la malice dans le travail du style, l'allégresse comme rapport au monde et la jubilation comme don au lecteur [32].

Notes

1. Centre de documentation Raymond Queneau, Bibliothèque Centrale, Place du Marché, 4800 Verviers (Belgique); C.I.D.R.E. 39c r. C. Guérin, F 87031 Limoges Cedex (France).
2. *Le Monde Dimanche, 16/12/79.*
3. C. CHONEZ,« Qu'est-ce que l'humour? », *Les Nouvelles littéraires, 28/12/50.*
4. 1. CARBOU, «Queneau et la philosophie ou Queneau philosophe », dans *R. Queneau et/en son temps,* Actes du 3' colloque, *Temps mêlés-Documents Queneau* 150 + 33-36,1987, p. 37.
5. Publié en 1947, sous le titre : *Introduction à la lecture de Hegel.* Voir aussi : «Premières confrontations avec Hegel », *Critique* 195-196, août-sept. 1963.
6. F. GÉHÉNIAU, *Queneau analphabète. Répertoire alphabétique de ses lectures de 1917 à* 1976, chez l'auteur, 1992. N'oublions pas aussi la direction de l'Encyclopédie de la Pléiade, dont il suivit le volume consacré à la philosophie dirigé par y. Belaval.
7. Voir J. CARBOU, *op. cit.*
8. J. ROUBAUD, dans J. CARBOU, *op. cit.* p. 39.
9. *Les Temps modernes* 63, p. 1192-1205.
10. Voir P. MACHEREY, «Queneau et la recherche d'une science absolue de l'Histoire », dans *R. Queneau et/en son temps, op. cit.* p. 17-25.

II. S. B. FERTIG, *Une écriture encylopoétique* : *formation et transformation chez R. Queneau,* Harvard University, 1982, p. 228.

12. Dans son article de *Critique,* mai 1952, «Les romans de la sagesse ». Voir P. MACHEREY, «Queneau scribe et lecteur de Kojève », *Europe* 650-651. juinjuil. 1983.
13. P. MACHEREY, «Raymond la sagesse (Queneau et les philosophes) », *Queneau aujourd'hui,* Clancier-Guénaud, Paris, 1985, p. 26.
14. Thèmes étudiés : la phénoménologie de Husserl et de Heidegger (Fertig, *op. cit.)* , l'absurde (A. BERGENS, *R. Queneau,* Droz, Genève, 1963), la sagesse selon Hegel relu par Kojève (P. MACHEREY, *op. cit.),* la spiritualité (E. SOUCHIER, *R. Queneau,* Le Seuil, Paris, 1991, chap. 5), l'harmonie (V. CATON, *Aesthetics as wisdom* : *The pursuit of harmony in the novels of R. Queneau,* Univ. of Bristol, 1979), le réalisme (L.e. ENTENBERG, *R. Queneau : The poetics ofrelativity,* Univ. of Rochester, 1974). Pour mémoire : V. PANAITESCU *(L'humour de R. Queneau,* Iasi, 1971), M. BLANCHOT (<< Romans mythologiques », *Faux pas,* Gallimard, Paris, 1943), A. BLAVIER (<< De l'humour (?) à la sagesse », *Temps mêlés 50-52,* 1961), R. ETIEMBLE «< Quelques mots sur Queneau et le taoïsme », *Essais de littérature (vraiment) générale,* Gallimard, Paris, 1974), J. M. KLINKENBERG «< Jeu et profondeur chez R. Queneau », *Écriture* 67, 1967), G. PICON «< Queneau plutôt à part », *Confluences* 7 ,1945), etc.
15. C'est la position de Bergens, *op. cit.*
16. J. QUEVAL, *Essai sur R. Queneau,* Seghers, Paris, 1971, p. Il.
17. J. SAREIL,« Sur le comique de Queneau », *Cahier de l'Herne* 29,1975, p. 124.
18. «Bloc-notes », *L'Express, 5/3/1959.*
19. *L'Express,* 22/1/1959, p. 255.
20. Voir *Bâtons, chiffres et lettres,* p. 192 et *Le voyage en Grèce,* p. 80 et préface.
21. *Temps mêlés-Documents Queneau* n° 150 + 65-68, printemps 1996.
22. *Bâtons ... ,* éd. revue coll. «Idées », Gallimard, Paris, 1965, p. 22.
23. Comme le reconnaissait J. JOUET, *R. Queneau, qui êtes-vous?,* La Manufacture, Paris, 1988, p. 126.
24. *Id.,* p. 124.

25. Dès la première étude universitaire : e. DAUBERCIES, *Le Jeu des mots chez R.*

Queneau, Université de Lille, 1960.

26. BERGENS, *op. cit.,* p. 59.

27. V. JANKÉLÉVITCH, *L'Ironie,* Flammarion, Paris, 1964, p. 174 : «L'humour, qui fait tout bouger, ne connaît donc ni domiciliation sédentaire ni localisation définitive. »

28. Prière d'insérer de *Gueule de pierre.*

29. *Petite cosmogonie portative.*

30. G. FLAUBERT, Lettre à Bouilhet du 4/9/1850, citée dans *Bâtons* ... p. 124.

31. V. PANAITESCU, *L' Humour de R. Queneau,* Univ. de Iasi, 1971, p. 573-574 : « Du doute et du relativisme kenoÏste résultent d'abord ses œuvres - ce qui est un acte; par sa tolérance même, son humour est déjà une attitude, une sagesse; tout cela est bien différent de l'ancien détachement total des sceptiques, de leur impassibilité. »

32. Respectivement : J. BENS, *Queneau,* Gallimard, Paris, 1962. A. BLAVIER, 1961, *op. cit.* F. CARADEC, «La jubilation », *Pleurire avec Queneau, op. cit.,* p. 337.